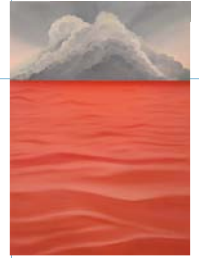


# Bouts du monde

## Figures de l'île

AGNÈS FRÉGÉ



ELLIOTT VERDIER

GARRY LOUGHLIN

JOSEPHINA VAN DE WATER



MORGANE FOUREY

RICHARD PAK

Château de Flamanville,  
Cotentin, Normandie  
5 juillet – 5 octobre 2025

Visuels: Morgane Fourey, *Grind*, 2024; Elliott Verdier, *Tomorrow's gone*, 2023 – en cours; Richard Pak, *Alderney I*, série *Le voleur d'îles*, 2024; Josephina van de Water, *The Lost Paracosmist*, 2020. Graphisme: Léo Favier

Flamanville  
en Cotentin

CENTRE  
PHOTOGRAPHIQUE  
ROUEN  
NORMANDIE

PRÉFET  
DE LA RÉGION  
NORMANDIE

DRÔITS  
CULTURELS

NORMANDIE

76  
SEINE-MARITIME  
DÉPARTEMENT

Rouen

# Bouts du monde

## Figures de l'île

Morgane Fourey, Agnès Frégé, Garry Loughlin,  
Richard Pak, Josephina van de Water, Elliott Verdier

Après la fleur, l'oiseau et l'arbre voici que l'exposition d'été au Château de Flamanville est dédiée à l'île. Partant de la proximité des îles anglo-normandes perçues à l'horizon, l'exposition *Bouts du monde* réunit six artistes dont les travaux – **photographies, film d'animation, sculptures sur papier, peintures** – explorent ce vaste territoire de projection que constitue l'île.

L'île de notre enfance est volontiers déserte, vierge, habitée d'espèces animales fascinantes et parfois un peu effrayantes. Adulte, on la découvre territoire convoité, traversé d'histoires humaines de domination et d'exploitation. C'est cette dualité que propose de restituer l'exposition *Bouts du monde*, en un parcours reliant terres imaginaires et réalités géographiques.

Accostez dans un premier temps sur les îles refuges de la peintre **Morgane Fourey**, peuplées de présences surréalistes. Les dépassant, découvrez les sculptures sur papier d'**Agnès Frégé** dont les contours déchiquetés et les géographies bleutées rappellent ces îles anglo-normandes le long desquelles elle naviguait enfant. C'est encore cette île lointaine, sujet de projection et objet de fantasma, que collectionne le photographe **Richard Pak** se muant en « voleur d'îles ». C'est à l'abordage de l'île, terre de conte et de fable, que part l'artiste néerlandaise **Josephina van de Water** dans un film d'animation mettant en scène quelques animaux, habitants pionniers sur une île de papier, rapidement aux prises avec des conflits de territoire et de pouvoir. Ce sont ces mêmes enjeux que polarise Rockall, petit bout de rocher situé dans l'Atlantique Nord que l'Irlandais **Garry Loughlin** réinvente. La traversée se poursuit avec celle de Richard Pak vers l'île Tristan da Cunha, son utopie première et ses réalités contemporaines, pour finir le voyage vers cette terre du bout du monde où nous emmène **Elliott Verdier**, aux confins du Détroit de Béring

En écho à l'exposition, un voyage cartographique insulaire et subjectif à travers les collections de la Bibliothèque nationale de France et d'Internet Archive est proposé dans le parc du Château.

*Fort de sa participation à la plateforme européenne de photographie dédiée à la scène dite « émergente » FUTURES (cofinancée par Creative Europe), le Centre photographique inclut dans la présente exposition 3 artistes du réseau : Garry Loughlin (Irlande), Josephina van de Water (Pays-Bas/Belgique) et Elliott Verdier (France).*

EXPOSITION CONÇUE PAR LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE  
INAUGURATION / VENDREDI 4 JUILLET  
VISITE PRESSE, 17H - VERNISSAGE, À PARTIR DE 18H  
1, RUE DU CHÂTEAU - 50 340 FLAMANVILLE  
TOUS LES JOURS, 11H - 13H ET 14H - 18H. GRATUIT



Elliott Verdier, *Tomorrow's gone*, 2023  
- en cours.

Avec le soutien à la photographie documentaire du [Centre national des arts plastiques](#).

CONTACTS PRESSE  
MARIIA LITVINOVA  
T./ 07 60 34 36 16  
[INFO@CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM](mailto:INFO@CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM)  
MAIRIE DE FLAMANVILLE  
PERRINE COLIN  
T./ 02 33 87 66 66  
[COMMUNICATION@FLAMANVILLE.FR](mailto:COMMUNICATION@FLAMANVILLE.FR)



Morgane Fourey, *Éctoplasmes*, 2023. Huile sur toile.

Pour engager cette exploration de l'imaginaire des îles, nous vous emmenons à la découverte d'un archipel de peintures de l'artiste Morgane Fourey (1984).

Réalisées entre 2022 et 2024, les œuvres exposées de l'artiste abordent l'île et l'étendue dans laquelle elle prend place. La distance de l'artiste à son sujet varie. D'abord se présentent de vastes espaces, eaux et nuages, puis se découvrent des îles. Si elles sont nommées, en référence à des îles bel et bien réelles, leurs reliefs sont peuplés de présences et de détails étranges.

Dans le prolongement des séries *Portraits/Villes* et *Portraits/Paysages*, l'artiste, établie à Rouen, entreprend avec *Portraits/Îles* de constituer l'inventaire des îles dans lesquelles elle a pu séjourner. L'Islande, San Michele, Amorgos ou encore Écréhou y sont représentées selon différents points de vues, plaçant le spectateur tantôt à l'intérieur de la scène, tantôt à l'extérieur.

« Dans un premier temps, je réalise des paysages inspirés de la réalité, pour ensuite y placer, par association d'idées, des éléments de décors rappelant la technique du collage. Les objets, animaux et personnages, peuvent être issus de photographies prises sur les îles en question ou inspirés de souvenirs réels ou fictionnels ou bien encore liés à des recherches sémantiques. Le romantisme désuet des couchers de soleil contraste avec "l'inquiétante étrangeté" des panoramas jonchés d'objets inanimés, telles des reliques de civilisations disparues, semblant dotés d'une forme d'autonomie, tandis que les personnages et animaux paraissent être sans vie. »

Plus loin, en arrière-plan, se dessinent d'autres paysages, bien connus : d'une part s'esquisse le souvenir de la fameuse série de tableaux *L'Île des morts* (1880-1886) du peintre Arnold Böcklin, chef-d'œuvre du romantisme allemand. D'autre part, ce sont de monumentales Tours de Babel, à l'image de celle peinte par Brueghel l'Ancien, qui s'érigent au centre de toiles miniatures — autres figures solitaires trônant dans une étendue, désertique cette fois.



Agnès Frégé, *Érosion*, 2023. Sculpture en papier Kozo, encres.

Au sein de l'exposition *Bouts du monde*, sont aussi présentées les dernières recherches plastiques de l'artiste Agnès Frégé (1967), dont le matériau de prédilection est le papier, sont aussi présentées. Rassemblées sous le titre *Ce qui reste*, elles révèlent tant un travail d'exploration du visible, que de la mémoire et de la matière. Ce qui imprègne l'esprit après que l'œil a observé, ce qui resurgit en mémoire après que les souvenirs d'enfance ont été sondés, ce que la main de l'artiste et ses gestes impriment dans l'épaisseur de la feuille de papier : ce qui reste donc, se découvre dans cet archipel d'œuvres d'Agnès Frégé.

C'est le temps long des souvenirs d'enfance qui a façonné ces reliefs de papier, celui des promenades en bateau le long des côtes des îles anglo-normandes, de leurs géographies bleutées et leurs reliefs accidentés, de la beauté de ces rochers et de la peur qu'ils ont suscité ce jour où, enfant, elle fait l'expérience d'un accident en mer.

« Cette cartographie imaginaire prend sa source vers les îles anglo-normandes, espace géologique et historique complexe. Ces toutes petites îles érodées sont à fleur d'eau et deviennent très dangereuses car non visibles à marée haute. Elles sont représentées ici soyeuses comme du coton, leur beauté dissimule leur dangerosité. »

Parfois, le papier est plongé dans du plâtre et semble lui aussi sédimenté, matérialisant les traces fossilisées des souvenirs de l'artiste.

Sous cloche, un autre spécimen se découvre : « cette série d'*Érosions* a été créée dans l'esprit des bateaux de la marine, montrés le plus souvent sous cloche. Elle fait référence aux objets de curiosités rapportés d'explorations lointaines. »

Ailleurs encore, d'aériennes suspensions dessinent une cartographie de fonds marins en courbes de niveaux, figurant les courants qui en façonnent les reliefs.

# le voleur d'îles

RICHARD PAK



Richard Pak, «Channel Islands II», série *Le Voleur d'îles*, 2024

Depuis près de dix ans, Richard Pak (1972) a fait de la figure de l'île son territoire d'exploration artistique.

L'exposition *Bouts du monde* réunit le premier volet (à l'étage) et le dernier volet du cycle qu'il leur a dédié et qu'il dénomme *Les Îles du désir*. Comme ce titre en forme de clin d'œil cinématographique le laisse présager, les séries composant ce cycle portent en elles, à des degrés divers, une part de projection poétique de l'artiste vers l'île, cette mystérieuse inconnue.

Dans ce *Voleur d'îles*, réalisé à l'occasion d'une résidence de création à Deauville, l'artiste, tel un enfant espiègle, s'amuse de l'imaginaire de l'île et de l'objet de convoitise qu'elle représente. Mais ici, à l'horizon, ne se profile aucune île au trésor. Qu'importe ! Ce sont les latitudes peu tropicales des côtes normandes que l'artiste choisit pour commettre son larcin.

« Dans *Le Détail, pour une histoire rapprochée de la peinture*, l'historien d'art Daniel Arasse cite la fascination qu'exerçait sur un artiste flamand du XVII<sup>e</sup> une île, simple détail dans *La Chute d'Icare* d'Hans Bol, avant de développer l'idée que “de la fascination, le spectateur peut passer au désir, finalement, de découper l'œuvre”. S'en suivent des exemples de tableaux ainsi découpés. »

La série *Le Voleur d'îles* revisite cette pratique de « la découpe jouissive » de la Renaissance en l'appliquant au champ de la photographie contemporaine.

« Je photographie des îles depuis le continent, depuis d'autres îles ou encore depuis la mer. Elles sont soit le motif principal, voire unique, des œuvres, soit un simple détail du paysage. Et puis je tranche à même les tirages pour les en extraire.

À partir d'une photographie j'en obtiens ainsi deux : une mer amputée de son Atlantide et une île orpheline de sa mer. À la vue de ces œuvres ainsi profanées le spectateur peut se demander qui est donc ce collectionneur-pirate qui écume musées et galeries pour n'y dérober que des îles ? Il pourrait bien s'agir de mon double fictionnel. » Un artiste du scalpel qui souffre d'islomanie, cette “rare affection de l'esprit” et tropisme qu'inventa Lawrence Durrell pour qualifier ceux pour qui “les îles sont en quelque sorte irrésistibles”. »

# the lost paracosmist

JOSEPHINA  
VAN DE WATER



Josephina van de Water, Photogrammes issu de *The Lost Paracosmist*, 2020, 10'30".

Avec l'artiste néerlandaise Josephina van de Water (1985), nous poursuivons l'exploration de l'île envisagée comme un territoire de fable et de projections.

*The Lost Paracosmist* est un court métrage d'animation. À l'aide de photographies numériques, de pellicules imprimées, de peinture, de numérisations, de montage vidéo, de carton et d'une patience à toute épreuve, Josephina van de Water donne vie à un monde fictif aux détails fascinants. Le film a été réalisé de manière traditionnelle, selon un processus long et exigeant — chaque image étant colorée à la main, comme dans les premiers films en couleur.

Dans une esthétique proche des films de Méliès, on y découvre l'île imaginaire de Paperland, peuplée d'une collection colorée d'animaux parlants notre langue. Josephina van de Water a écrit et narré les dialogues, dotant chaque animal d'une voix et d'un ton singuliers. La chronique nous guide à travers un récit dans lequel nous découvrons la géographie, l'histoire, la langue, la culture et la religion de Paperland.

Comme dans toute bonne fable, l'histoire révèle graduellement, derrière son apparente bonhomie, des lignes de tension entre ses protagonistes. Chaque animal devient l'incarnation d'une vertu ou, davantage ici, d'un travers. Ainsi cette île, initialement investie dans un esprit de liberté, se voit peu à peu morcelée sous l'effet de conflits territoriaux. La narratrice déploie pour le spectateur les jeux de pouvoir à l'œuvre et la mécanique qui se met en place pour contrôler ce modèle réduit de société : manipulation de l'opinion, division de la communauté, asservissement par la paranoïa — tous les ingrédients d'un régime autoritariste s'y retrouvent.



Richard Pak, « The Patches », série *La Firme*, 2016-2017.

La série *La Firme* constitue le premier chapitre de l'anthologie de Richard Pak intitulée *Les Îles du désir*. Il y est question de Tristan da Cunha, une île évoquée par Hervé Bazin dans *Les Bienheureux de la désolation* et dont le nom revient dans la bouche d'un homme au crépuscule de sa vie dans le film de Wim Wenders, *Les Ailes du désir*. Énumérant ce qu'il lui reste à accomplir, il cite, entre autres, un voyage vers Tristan da Cunha.

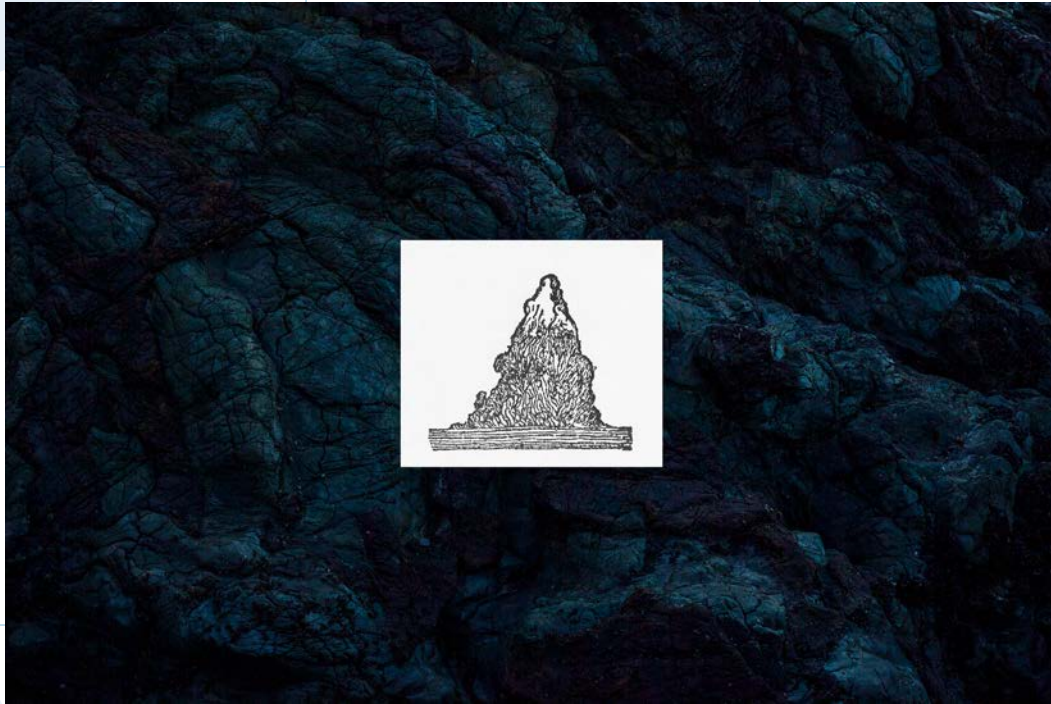
« Je ne pouvais trouver guère mieux, écrit Richard Pak, que Tristan da Cunha pour entamer un cycle sur l'insularité. Le nom du navigateur portugais qui la découvrit au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> est trompeur pour cette île discrètement mythique et résolument britannique. Le volcan est à huit jours de bateau du Cap, seul moyen de s'y rendre. Ce qui fait de ce confetti de cent kilomètres carrés, triangle parfait posé au milieu de l'Atlantique sud, le territoire habité le plus isolé de la planète. Mais c'est moins l'exotisme de son éloignement que l'histoire singulière et les valeurs idéalistes fondatrices de la petite société qui s'y accroche qui m'ont invitées à m'y rendre.

En 1816, un contrat est signé entre les premiers habitants, qui s'y désignent «La firme», et la couronne britannique. Ses quelques articles annoncent notamment que «nul ne s'élèvera ici au-dessus de quiconque» ; «tous doivent être considérés égaux» et «tous les profits réalisés seront partagés équitablement». De fait il n'y a alors pas de propriété privée, pas de chef, pas d'argent, tous s'entraident mutuellement. Aujourd'hui encore les terrains sont communaux. L'expérience utopique reste dans l'anonymat jusqu'en 1961, quand le volcan s'ébroue. Les 260 insulaires sont tous évacués et propulsés en pleine Grande-Bretagne post-industrielle.

Après avoir parcouru l'île de bout en bout par mes lectures je décidai de tout mettre en œuvre pour y débarquer. Mais aller à Tristan da Cunha tient de la gageure ; certains attendent plus de deux ans. Il faut d'abord obtenir l'autorisation du conseil de l'île puis trouver une place sur un des quelques bateaux de pêche qui la desservent. J'y parvins et y séjournais près de trois mois. *La Firme* est un travail associant photographie, vidéo et documents historiques consultés dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France, British Library, National Maritime Museum, Royal Geographical Society. L'ensemble questionne l'héritage des principes idéalistes d'égalité et de partage établis il y a deux siècles par William Glass, le père fondateur de cette singulière famille d'exilés volontaires.»

# what makes an island?

GARRY LOUGHLIN



Garry Loughlin, *What makes an island?*, 2024 - en cours. Photographies, collages.

Cette fois, abordons une autre île bien réelle : Rockall, sommet d'un volcan éteint, émergé dans l'Atlantique Nord à 300 kilomètres à l'ouest de l'île écossaise de Saint-Kilda et à 425 kilomètres du Donegal, en Irlande.

Sur cet affleurement granitique se concentrent bien des mystères et se jouent maintes intrigues. Le rocher serait apparu pour la première fois sur une carte portugaise en 1550, sous le nom de *Rochol*. Son étymologie toutefois demeure incertaine, l'appellation anglaise de Rockall pourrait signifier «rocher rugissant» ; une tonalité dramatique sans doute écopée de ces vagues de trente mètres de haut qui le submergent régulièrement.

Si l'artiste irlandais Garry Loughlin (1980) s'est penché sur Rockall, c'est que l'île constitue un cas d'école : contre toute attente, ce petit bout de rocher inhabitable d'à peine vingt-cinq mètres de large est le lieu d'enjeux géopolitiques contemporains aux implications abyssales. En 1955, Rockall rejoint le territoire britannique lors de la dernière vague d'annexions de l'Empire britannique. En ces temps de guerre froide, le motif avancé pour justifier l'annexion est d'empêcher les agents soviétiques d'utiliser l'île pour espionner les essais de missiles nucléaires qui se déroulent au large de l'archipel des Hébrides extérieures. En 1972, un acte du Parlement britannique rattache Rockall à l'île de Harris, partie du comté écossais d'Inverness. Depuis lors, la revendication britannique sur Rockall fait l'objet d'un différend avec l'Irlande et l'Union européenne, renforcé par le Brexit et le durcissement de la position britannique sur les droits de pêche. Cet entêtement à vouloir planter son drapeau sur le rocher se comprend mieux quand l'on sait que d'importantes ressources pétrolières se trouvent dans le périmètre. L'association Greenpeace avait ainsi «conquis» le rocher pour quarante-deux jours en 1995, y fondant l'État libre de Waveland afin de protester contre l'exploitation des gisements de pétrole sous-marins.


Avec *What Makes an Island?* Garry Loughlin met en scène la question centrale au cas Rockall : «qu'est-ce qui fait qu'une île est une île?» Selon la Convention des Nations Unies pour le droit maritime international, une île est une terre capable de garantir la vie humaine et de posséder une vie économique autonome ; dans le cas contraire, c'est un rocher, qui ne peut appartenir à personne. Si Rockall est une île, alors qu'en est-il de ce tas de moules ? Embrassant tant la réalité physique que la dimension symbolique de Rockall, Garry Loughlin associe photographie, vidéo, archives et performance, pour réaliser un projet qui se lit comme un rébus, flirtant volontiers avec un humour absurde.

# tomorrow's gone

VERDIER

ELLIOTT



Elliott Verdier, *Tomorrow's gone*, 2023 - en cours. Avec le soutien à la photographie documentaire du  Centre national des arts plastiques.

Enfin, pour finir le voyage, aller avec Elliott Verdier vers ce bout du bout du monde : le détroit de Béring. Au milieu du détroit, se dessine l'île de Little Diomedé, un isthme comme un creuset où se mêlent rêves glacés ancestraux et convoitises contemporaines brûlantes.

Face à Little Diomedé, l'américaine, se trouve Big Diomedé, sa grande sœur russe, que l'on ne peut ignorer tant elle est à portée de main, mais dont on ne saurait être plus éloigné tant elle est inaccessible. L'île hante l'horizon, comme les réminiscences d'un être cher et familier.

Dans cette nature vierge au premier abord, l'homme s'est escrimé à marquer sa présence. Il y a tracé une frontière politique qui sépare deux empires, les États-Unis et la Russie. Il y a aussi tracé une ligne temporelle, ainsi la date n'est pas la même d'un côté ou de l'autre de cette démarcation.

Non sans difficulté, le photographe Elliott Verdier (1992) parvient récemment à se rendre à Little Diomedé. Aux confins géographiques qu'il recherche se joint une autre quête, existentielle et artistique. À l'image de ces photographies qu'il ramène, qui associent ces grandes étendues à perte de vue aux détails de coin de table, l'itinéraire emprunté par Elliott Verdier sur l'île oscille entre dehors et dedans : l'expédition au lointain se trouve vite doublée, dans le silence de ce grand miroir blanc, d'un voyage intérieur.

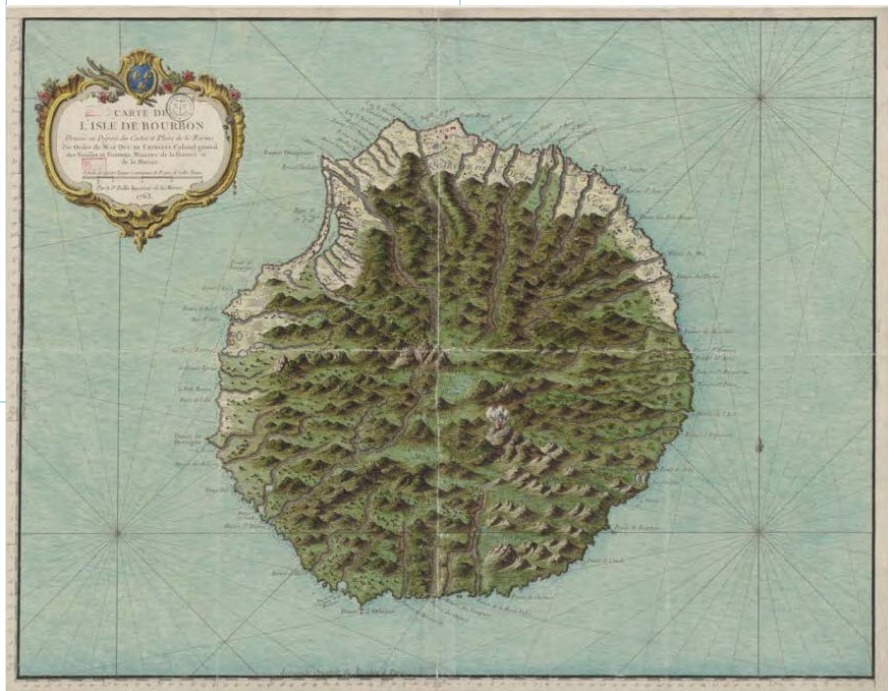
« Sous l'immobile, le calme et la sérénité, on sent poindre la violence mortifère des effets du réchauffement climatique, des conflits armés, de la course effrénée du capitalisme qui dévore les langues et les civilisations jusqu'à l'os. Les habitations recouvertes de neige semblent retenir leur souffle dans l'attente d'un dénouement, quel qu'il soit. Impossible dans ces conditions de tourner le dos aux mystères qui accompagnent la recherche de notre propre place, à la mélancolie de notre finitude. S'y confronter est pourtant une nécessité, collective et intime, le seul moyen de dessiner de nouveaux commencements. »

Face à ce décor empreint de gravité, la réalité du temps et de l'espace disparaît pour laisser place aux chimères. Les silhouettes émergent du vide, les reliefs se métamorphosent au gré des tempêtes, les formes s'étirent, se distendent, jusqu'à se dédoubler.

ET DANS LE PARC DU CHÂTEAU

# *un voyage cartographique insulaire et subjectif*

à travers les collections de la Bibliothèque nationale de France et d'Internet Archive



De gauche à droite : Jacques-Nicolas Bellin, *Carte de l'Isle de Bourbon*, 1763 © Bibliothèque nationale de France ; image satellite de l'île Bora Bora, Polynésie française, 1994 © NASA JPL.

En écho à l'exposition, un parcours est proposé dans le parc du château. Si les artistes réunis dans l'exposition ont abordé la représentation de l'île par la sculpture, la photographie, la peinture, l'animation, il paraissait important d'y adjoindre ce mode de représentation visuelle qui les précéda tous, indissociable de l'imaginaire de l'île et de son amplification : la carte.

C'est elle qui viendra au fil des siècles attester de l'exploration des confins et de la découverte – souvent relative pour ceux qui les peuplent –, de nouvelles terres. C'est elle aussi qui couchera sur le parchemin ou le papier quelques mythes géographiques et autres créatures marines monstrueuses. Robinson, Bourbon... On retrouve dans ce parcours les îles flottantes de notre enfance, l'île déserte et au trésor comme des îles dudit «Nouveau Monde» ; celles, encore, aux noms fameux disparus avec les empires et régimes qui les colonisèrent ou encore Jersey, l'île *next door*.

Sur ces panneaux cohabitent volontiers des spécimens des grandes heures de la cartographie européenne du XVI<sup>e</sup> siècle avec des relevés satellitaires de la NASA. Et puisqu'il s'agit ici davantage de décliner quelques variations possibles autour de «l'idée d'une île» que de rédiger un précis de géographie, se retrouvent pêle-mêle d'autres types de documents, eux aussi glanés dans les collections de la Bibliothèque nationale de France et d'Internet archive.

Si l'on dit souvent que la carte est «l'œil de l'histoire», cette sélection murmure peut-être une histoire humaine où se mêlent les désirs parfois contradictoires d'inconnu et de savoir, de conquête et de liberté, de solitude et de rencontre.

## UN CYCLE D'EXPOSITIONS D'ÉTÉ AU CHÂTEAU DE FLAMANVILLE



Le Château de Flamanville accueille pour la cinquième année consécutive une proposition du Centre photographique Rouen Normandie pour la période estivale. L'exposition se tient sur les deux niveaux du corps principal du Château, construit en granit gris extrait des falaises voisines à partir de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1986, le Château ainsi qu'une vingtaine d'hectares de terres deviennent la propriété de la commune de Flamanville. Après rénovations et consolidations, il devient le lieu de manifestations culturelles, d'activités sportives et associatives. Au Château, s'ajoutent une chapelle, deux petits pavillons, un parc boisé d'une vingtaine d'hectares, trois étangs, une serre, un arboretum et un jardin conservatoire de dahlias.



Le cycle d'expositions estivales proposé par le Centre photographique prend appui sur des traits du paysage local : le jardin conservatoire des dahlias et la corbeautière installés dans le parc du château, les arbres le peuplant ou encore ici, la proximité aux îles anglo-normandes.



Vues d'exposition *LES SENTINELLES, Figures de l'arbre*, au Château de Flamanville, été 2024.

# IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de demander les fichiers pour publication web ou print par e-mail adressé à [info@centrephotographique.com](mailto:info@centrephotographique.com).

Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.



1 - Morgane Fourey, *Grind*, 2024. Huile sur toile.



2 - Morgane Fourey, *San Michele*, 2022. Huile sur toile.



3 - Agnès Frégé, *Ce qui reste - ilots*, 2024. Papier découpé, stuc, encres.



4 - Agnès Frégé, *Appartenance*, 2023. Encre sur papier découpé.



# IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de demander les fichiers pour publication web ou print par e-mail adressé à [info@centrephotographique.com](mailto:info@centrephotographique.com).

Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.




9 - Josephina van de Water, Photogramme issu de *The Lost Paracosmist*, 2020, 10'30"




10 - Josephina van de Water, Photogramme issu de *The Lost Paracosmist*, 2020, 10'30"



11 - Elliott Verdier, *Tomorrow's gone*, 2023 - en cours.  
Avec le soutien à la photographie documentaire du  Centre national des arts plastiques.



12 - Elliott Verdier, *Tomorrow's gone*, 2023 - en cours.  
Avec le soutien à la photographie documentaire du  Centre national des arts plastiques.

# LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE



Exposition *Un sentiment véritable*, Mathieu Bernard-Reymond, février-mai 2025.

Exposition *Matière terrestre*, Françoise Huguier, mai-septembre 2025.

Aujourd'hui labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, le Centre photographique Rouen Normandie poursuit une histoire commencée il y a trente ans. Premier lieu dédié à la photographie sur le territoire normand et parmi les pionniers sur le territoire national, à une époque où la photographie était encore un médium en voie de reconnaissance artistique en France, il est situé en cœur de centre-ville à Rouen.

Le Centre déploie en ses murs une programmation annuelle de trois à quatre expositions, complétée par des propositions hors les murs, en partenariat avec des institutions régionales et nationales (lieux d'art, établissements scolaires, hospitaliers, etc.) et un programme de résidences artistiques. Le Centre photographique porte une ligne artistique qui met au cœur de sa programmation l'esthétique comme vecteur d'engagement et une ligne culturelle qui met un point d'honneur à la matérialité de l'œuvre et ce que la présence physique implique : choix de l'auteur, temps du spectateur.

La programmation, qui fait se côtoyer figures historiques et artistes dits « émergents », défend des propositions artistiques singulières, en prise avec les réalités du monde, au travers d'expositions pour majeure partie inédite sur le territoire français et proposant un panorama international de la création photographique. Une politique soutenue de projets éducatifs et un programme riche de visites, débats, projections, ateliers de pratique photographique, d'écriture littéraire, de performances, viennent offrir au plus large public l'occasion d'appréhender autrement le monde de l'image (photographie et image en mouvement), de mettre au jour ses résonances avec d'autres formes d'expression artistique et ses ramifications dans la société. Lectures de portfolios, workshops et bourses s'y adjoignent pour un accompagnement des photographes professionnels, régionaux et nationaux.

Dans le cadre du projet européen FUTURES, le Centre développe le programme Frutescens, dédié à la création photographique émergente française. Le Centre conduit régulièrement des résidences photographiques sur le territoire normand. Les artistes sont invités à porter leur regard sur un aspect de la région qui peut faire écho avec les enjeux à l'œuvre dans leur travail personnel. Chaque résidence est alors une rencontre entre une écriture visuelle, un cheminement conceptuel et les visages d'un territoire.

Le Centre photographique Rouen Normandie reçoit le soutien de :



Il est membre des réseaux :

